



Les NOUVELLES de ROUMANIE

Vingt ans

Voici exactement vingt ans paraissait le premier numéro des Nouvelles de Roumanie. Après plusieurs milliers d'articles, enquêtes, reportages, Dolores Sirbu-Ghiran et Henri Gillet se retournent avec émotion sur cette centaine de milliers d'heures de recherches, synthèses et écriture consacrées à mieux faire connaître ce pays, vers lequel de nombreux Francophones se sont naturellement tournés lorsque ses portes se sont ouvertes.

Tout au long de cette aventure menée à deux, ils ont reçu le renfort de collaborateurs externes, amis roumains, francophiles de la première heure et Français passionnés d'une Roumanie devenue parfois une terre d'adoption. La passion est un sentiment qui ne s'explique pas mais se vit.

Tout naturellement s'est imposée l'idée d'en marquer l'importance, non pas en en dressant un bilan, mais en proposant aux lecteurs de retrouver des moments forts des pages qu'ils ont feuilletées, tout au fil des cent un numéros parus. Un choix pas très évident, forcément subjectif, laissant volontairement de côté l'actualité, pour privilégier un regard intime sur un pays qu'ils ont tant aimé. Vingt ans... Le temps des espérances.

Dolores Sirbu-Ghiran et Henri Gillet



A l'époque du communisme, découvrir la Roumanie se méritait. Ceux qui osaient franchir le pas, méritaient bien le titre d'«aventurier». Ce fut le cas d'un écrivain-photographe japonais intrépide, Kosey Miya, en 1965, qui fit œuvre de pionnier et auquel on doit un splendide album de photos sur le Maramures, « terra incognita » alors en Occident, au point que l'exposition consacrée à son pays, lors de l'année du Japon en France... provoqua un véritable engouement pour la Roumanie.

Un artiste japonais a fait aimer le Maramures à un million de Français

L'année du Japon, célébrée en 1997 en France, a curieusement braqué les projecteurs sur une des régions les plus singulières de Roumanie, le Maramures. Un détournement d'objectif dû cependant au talent d'un artiste de l'Empire du Soleil levant, Kosey Miya, écrivain photographe, qui lui a consacré, cette année-là, 800 m2 de photos dans le cadre d'une exposition au musée de l'Homme de Paris, visitée par un million de personnes. Son succès a été tellement retentissant que les organisateurs ont été amenés à porter sa durée de six mois à un an, débordant largement le calendrier des manifestations consacrées à l'époque à l'archipel nippon.

Aujourd'hui âgé de 64 ans, Kosey Miya est revenu au centre de l'actualité avec la publication récente en Roumanie d'un ouvrage intitulé « *Maramures* », paru aux Editions Humanitas.



« Je leur souriais, ils me souriaient. Ils riaient aux éclats... Je riais avec eux »

Né en 1937 à Tokyo dans une famille d'artistes, sa mère étant poète, son père, dramaturge, Kosey Miya, après avoir étudié la littérature, l'art et l'histoire ainsi que l'ethnologie, l'économie et les sciences sociales, a réalisé quelques ouvrages documentaires et débuté en 1958 une carrière de journaliste.

Le coup de foudre survient en 1965, lors d'un long voyage en Europe. De passage à Moscou, vivement incité par un ami à visiter la Roumanie, il découvre le Maramures et une terre qui lui semble ressembler

étrangement au Japon de son enfance, avec ses maisons en bois, ses paysans qui parlent fort, vite, crient, se chamaillent. La passion est immédiate et partagée : « *Je ne parlais pas un mot de leur langue. Ils me regardaient avec des grands yeux, voyant pour la première fois un asiatique. Je leur souriais... Ils me souriaient. Ils riaient aux éclats... Je riais avec eux* ». Prévu pour quelques jours, son séjour durera trois mois.

Retourné au Japon, il pensera sans cesse à cette région. « *J'ai compris qu'elle était devenue mon plus grand amour. Pour moi, le Maramures est le centre du monde. Une vieille femme m'y avait dit : maintenant tu as deux mères, une chez toi, une ici. Jamais, je n'ai rencontré autant de chaleur* ».

Kosey Miya est revenu plus d'une centaine de fois en Roumanie, y demeurant au total plusieurs années, assistant à près de 80 noces, des dizaines d'enterrements, mêlé à toutes les cérémonies, invité à découvrir les traditions, fixant ces événements sur la pellicule.

Ces multiples séjours ont donné naissance à de nombreux ouvrages et de magnifiques albums de photographies dont « **La Roumanie des quatre saisons** » publié en France, en 1997, par le Muséum national d'histoire naturelle.



« Ici, on rencontre des hommes vrais et chaleureux »

Dans la préface de cette plaquette Kosey Miya raconte son Maramures:

« Ici, on rencontre des hommes vrais et chaleureux. Sans agresser la nature mais en s'harmonisant avec elle, ils vivent avec Dieu, adressent des prières à la terre et respectent le soleil. Et ce qui est étonnant, c'est qu'ils vivent presque en autarcie. Ces gens ont une profonde spiritualité. Croyant que Dieu se trouve dans la forme symétrique du sapin, avec ce bois ils fabriquent des cercueils, des berceaux, des maisons, des meubles, des ustensiles de cuisine et des églises qui ont la forme du sapin. Enracinés dans leur terre, les habitants ont leur esthétique et leur philosophie propres. Un éleveur ou un paysan peut dire : « ce poème est simple, il a une profondeur ». Pour eux, l'important est la vie quotidienne plus que le travail, et la vie plus encore que la vie quotidienne.

Autrefois, le Maramures était une région à l'écart de l'Europe. Elle l'est restée, protégée du modernisme par les montagnes qui l'entourent. Pourtant ses habitants sont ouverts sur le monde.

Le Maramures détient des valeurs importantes, aujourd'hui oubliées par nos contemporains, et nous met en garde contre la civilisation qui menace les hommes. Certains villageois disent : « même si le pays disparaît, notre village ne disparaîtra pas. En revanche, si notre village disparaît, c'est la fin du monde... Je suis convaincu que la façon de vivre de cette région de la Roumanie et l'âme de ses habitants conservent une grande signification en ce début de XXIème siècle ».

Les Nouvelles de Roumanie n° 6, Juillet-Août 2001

Au début des années 2000, les jeunes Roumains n'ont qu'une idée en tête : se précipiter en Europe de l'Ouest, « pays des monts et merveilles », dès que l'occasion se présente. Mais Octavian échappe à cette frénésie. L'étudiant de Brasov de 22 ans a été bouleversé par la misère psychologique dont souffraient les enfants enfermés dans les orphelinats, qu'il a découverte au cours d'un stage. Sa résolution est prise : il restera au pays pour leur apporter un peu de bonheur.

Octavian et ses cinquante orphelins

A 22 ans, Octavian Coman déborde de projets. Sous sa timidité et sa discrétion, le jeune garçon de Brasov, cache une envie dévorante de savoir et s'enflamme dès qu'une injustice lui paraît trop flagrante. L'étudiant qui termine ses études à l'université BabesBolyai de Cluj, tout en étant animateur, reporter, rédacteur, dans une dizaine de radios et de journaux, imagine son avenir en journaliste spécialisé dans le domaine social. Une ambition bien éloignée de celle des jeunes de son âge, rêvant de situations mirifiques, d'Amérique... Au cours de ses reportages, Octavian s'était ému du manque d'affection dont souffraient les enfants des orphelinats. Il décida de leur apporter un peu de tendresse et choisit un orphelinat proche de chez lui, à Bradet. L'établissement accueille une centaine d'enfants de 4 à 14 ans, dont certains handicapés, abandonnés définitivement ou temporairement. Les plus chanceux retournent l'été dans leur famille mais la moitié restent sur place.



Secouer l'apathie ambiante en montrant l'exemple

Sans un sou en poche, ni expérience, ne pouvant compter sur l'aide de quiconque, Octavian décida d'organiser tout seul un camp international de volontaires de deux semaines en août 2003 afin de procurer un peu de bonheur à ces petits déshérités, en montant des activités récréatives et pédagogiques encadrées par des adultes attentifs. Il voulait ainsi secouer l'apathie de ses compatriotes en montrant l'exemple et reçut le support administratif d'une ONG soutenue par le Conseil de l'Europe, pour trouver des bénévoles étrangers, lui-même n'étant jamais sorti de son pays.

Le jeune homme prit son bâton de pèlerin, frappant inlassablement à toutes les portes pour réussir son défi. Son statut de journaliste lui facilita les choses, l'initiative étant assurée d'une publicité sur une radio locale. Ainsi, l'orphelinat mit à disposition des locaux pour héberger les bénévoles, la mairie prit en charge leurs repas, le président du Conseil régional fournit un autocar pour les déplacements, les musées et le zoo de Brasov délivrèrent des billets d'entrée gratuits pour les enfants et leurs accompagnateurs.

Le grand jour arriva et 15 jeunes étrangers de 18 à 31 ans, venant de France, de Belgique, de Grande Bretagne, de Hollande... et du Japon, débarquèrent en gare de Brasov. Octavian (notre photo), qui avait mis une seule condition à leur participation - aimer les enfants - se montrait très anxieux. Comment ces jeunes nantis réagiraient-ils quand ils découvriraient la pauvreté des lieux ?

La réponse fut immédiate. Dès le soir même, les enfants se battaient pour sauter sur les genoux des "moniteurs", qui prirent ensuite tous leurs repas avec eux. A partir de ce moment l'orphelinat baigna dans un bonheur inconnu jusqu'ici et le personnel se mit de la partie. Octavian, sur les épaules duquel toute l'organisation reposait, avait planifié plusieurs actions, mais chaque soir, les participants décidaient du programme du lendemain.

Les 50 enfants furent divisés en plusieurs groupes. Ateliers de dessin, de peinture, de modelage de papier, succédaient aux cours de français, d'anglais, de hollandais... et même de japonais ! Ceux qui souffraient d'un retard mental étaient associés de la même façon, la tendresse et le langage des gestes servant de message.

Une leçon de bénévolat qui commence à être comprise

Compétitions sportives, leçons de danse, présentation multimédias et de documentaires offerts par l'Alliance Française et le Centre Culturel Anglais complétèrent des journées bien chargées. Une matinée fut consacrée à une discussion avec trois officiers de police. Des excursions furent organisées pour visiter un monastère, des musées... L'acteur Adrian Munteanu se déplaça gratuitement pour interpréter une pièce de théâtre pour enfants.

Ces petits orphelins qui ne sortaient pas et n'avaient jamais assisté à une représentation étaient aux anges. Pour remercier les participants, ils organisèrent le dernier soir un spectacle de danse et de poésie et reçurent chacun en retour des cadeaux que ceux-ci leur avaient achetés.

A la fin du camp, Octavian était rompu, mais fier: s'il avait appris de ses nouveaux amis étrangers, l'échange avait vraiment fonctionné dans les deux sens. Une Anglaise est revenue depuis donner un coup de main à l'orphelinat; une hollandaise a obtenu des fonds pour envoyer vêtements et jouets pour les enfants.

Sa plus belle victoire est pourtant ailleurs. Moqué par ses copains de faculté pour son initiative, Octavian a eu la surprise de les voir venir à l'orphelinat, en curieux. Quelques jours plus tard, ils les découvraient en train de jouer avec les enfants.

Les Nouvelles de Roumanie n° 28, Mars-Avril 2005

« Gavroche », c'est le conte cruel des illusions soulevées par la « Révolution », trahies par les politiciens, et qui a conduit grand nombre de Roumains à douter de voir un jour leur pays changer.

Gavroche n'espère plus rien de la "Révolution" mais croit dur comme fer dans l'Europe

Sa photo a fait le tour du monde. C'était le 22 décembre 1989 et la Révolution venait d'éclater dans Bucarest. Florin Vieru, 14 ans, s'était emparé du drapeau de la mairie de son village de Dobroiesti, l'avait troué avec son canif pour l'en débarrasser des emblèmes communistes, fixé sur un mât improvisé, et, après avoir rejoint la capitale, s'était dirigé vers les barricades. C'est là, alors qu'il déployait son oriflamme, criant "A bas Ceausescu" sous une pluie de balles, qu'un envoyé spécial de Paris-Match l'avait immortalisé.



Le "Gavroche de Roumanie" était né, bien en chair et en os celui-ci, mais au destin différent de l'original. Le garçon vivait au sein d'une famille pauvre, comptant huit frères et sœurs, orphelins de leur père et élevés par leur seule mère, femme de ménage. Alors que tous les Roumains étaient pendus à leur poste de télévision - un bien inaccessible pour lui et les siens - il n'avait appris le développement des événements que par la rumeur puis les avaient suivis sur la télé des voisins. Il ne lui en avait fallu pas plus pour entraîner ses copains du quartier au cœur des combats, au matin de ce vendredi 22 décembre.



Inconscient, ne comprenant toujours pas dix-sept ans plus tard (*photo ci-dessus*) quel était le ressort qui le poussait, Florin, bien que terrifié, ne bougea pas quand les tirs se déclenchèrent.

« *Tire-toi, je te tue* »

"J'étais tout retourné, car les journalistes français m'encourageaient en criant " la liberté ou la mort". Je ne savais plus si on tirait de derrière, de devant, d'en haut. Je voyais des corps tomber autour de moi, des morceaux de chair dégoulinants. Je criais à pleins poumons "Ceausescu, Anul nou / Il vei face in cavou" ("Ceausescu pour l'an nouveau / on te fera la peau").

Le gamin se dirigea à la nuit tombée vers l'immeuble de la télévision, devenu le principal enjeu de la première révolution médiatique du monde. Il s'assit en face d'un soldat qui l'avait dans sa ligne de mire et qui lui hurla « *Tire-toi, je te tue* », avant de le prendre par la peau du cou et de le mettre à l'abri dans un blindé.

Le lendemain matin, après avoir reçu quelques claques des miliciens auxquels, il avait "fauché" des cartouches, le jeune héros retourna voir sa grande sœur qui habitait dans un quartier de la capitale. Elle ne crut pas un mot du récit de son jeune frère... jusqu'au moment où apparut à la télévision la photo prise par les journalistes de Paris-Match qui en firent le symbole de la Révolution, le baptisant "Gavroche", un nom qui parlait fort aux Roumains, férus de littérature française.

Ces photo-reporters proposèrent au gamin effronté de lui obtenir une bourse et de l'envoyer à Paris pour faire ses études jusqu'à l'université... ce qu'entendant, Petre Roman s'exclama: *"Comment ? C'est notre Gavroche à nous ! On ne va pas le laisser partir !"*.

Servant de “faire-valoir” à des politiciens sans scrupules

Encore tout à sa nouvelle gloire, Florin allait connaître des lendemains qui déchantent, mesurer l'ingratitude des hommes et l'inconsistance de leurs promesses. Petre Roman lui ayant garanti que son avenir était désormais assuré, il se rendit le cœur rempli d'espoir au Palais Victoria, lorsque celui-ci fut nommé Premier ministre, dans les semaines qui suivirent. *"Quand il m'a aperçu, il a demandé: qui c'est celui là ?... et on m'a jeté dehors. Je n'ai jamais été autant humilié"*.

Florin vivotera quelques mois comme employé dans un magasin puis, à la veille des élections de mai 1990, Ion Iliescu, futur Président de la République, se souviendra du "petit révolutionnaire" et lui procurera un travail de manœuvre, à peine payé.

Lors de la campagne électorale de 1992, c'est Emil Constantinescu, candidat de l'opposition "démocratique", qui fera appel à "Gavroche", l'emmenant dans ses meetings. *"Je me tenais derrière lui. A la fin de son discours, il me présentait, je faisais un pas en avant et ses supporters criaient choeur: hurrah !"* Le politicien continuera sa carrière sans se soucier de son petit porte-drapeau.

Florin le retrouvera, par hasard, quatre ans plus tard, alors qu'il vient d'être élu Président, dans un restaurant de la vallée de Prahova, où il travaille aux cuisines. Il lui rappellera ses promesses et décrochera finalement une place de vendeurs de journaux à la criée à "Romania Libera". Un emploi misérablement payé qu'il abandonnera bientôt. Ce sera alors "la descente aux enfers" jusqu'à une arrestation pour "vol qualifié", nié par l'intéressé, qui le conduira pour six mois dans la sinistre prison de Jilava.

Depuis, "Gavroche" s'en est sorti tout seul, *"ne comptant plus sur cette démocratie issue d'une révolution dévoyée qui ne donne pas l'assurance du lendemain"*. Il s'est marié, à deux enfants de 6 et 9 ans, habite un petit appartement bien arrangé et est travailleur indépendant. Redevenu simplement Florin, il a retrouvé l'espoir : *"Dès que nous serons dans l'UE, j'ouvre mon entreprise !"*

Les Nouvelles de Roumanie n° 39, Janvier-Février 2007

Quelle chance pour le visiteur de se laisser guider par un couple aussi uni dans la vie, autant pour tendre la main aux autres, voisins ou de passage, que pour faire aimer leur région, une des plus belles du Vieux continent et partir découvrir ses secrets hallucinants !

Teofil et Adela : le vrai Maramures n'est pas mort

Teofil, 37 ans, parle doucement de son pays, de ses périples l'été dans les montagnes, où il croise les chevaux en liberté, s'arrêtant pour discuter avec un berger, partageant un bout de slanina. Ce morceau de lard étalé sur un quignon de pain donne des forces pour la journée au paysan qui le fait passer avec une bonne rincée de horinca, la tsuica du crû, distillée deux fois.

Depuis l'âge de 16 ans, le photographe de Sighetu-Marmatiei, correspondant de la Gazette du Maramures, parcourt sa région. Des milliers de kilomètres, parfois en bus ou en auto-stop, mais le plus souvent à pied, longeant les ruisseaux, suivant les chemins creux d'un village à l'autre, à travers vallées, forêts et collines, s'enfonçant dans la neige, avant que, bien plus tard, il n'ait les moyens de s'acheter une bicyclette.

En 1988, l'année de ses 18 ans, le jeune homme est ainsi parti, sac sur le dos, 80 jours d'affilée. Pas une chaumière, une maison en bois, qui n'aient reçu un jour sa visite, où il n'ait dormi, pas une « babe », vieille femme, avec laquelle il n'ait fait un brin de causette, ou de plus jeunes qui ne lui aient accordé une danse. De ses multiples périples, ayant l'occasion de se lier d'amitié avec le célèbre photographe japonais, Miya Kosei, le garçon a ramené plus de 20 000 photos, un trésor pour la mémoire du pays.

Le livre vivant de sa région

Teofil Ivanciuc est le livre vivant du Maramures. Quant il se lance dans ses récits, des flammes dévorent les yeux d'Adela. Le jeune couple vit la même passion pour sa région. Adela, elle, raconte ses heures tragiques et celles de la Roumanie. Professeur de roumain, elle a quitté l'enseignement pour guider les visites en français du Mémorial de Sigeth, sinistre prison où les communistes assassinaient et torturaient. Elle s'occupe aussi d'enfants déshérités avec une association humanitaire française.

Teofil est fier d'être un vrai Maramuresan, c'est-à-dire à moitié roumain par son père et à moitié ukrainien par sa mère. *« On a oublié que les deux tiers du Maramures historique se trouve en Ukraine, même si celui qui est resté authentique est du côté roumain »* rappelle-t-il. Mais en précisant tout de

suite que Ivanciuc est, avec Filipciuc et Ivasiuc, l'un des trois seuls noms de famille qui soit roumain, bien que leur terminaison soit à consonance ukrainienne.



Enfant, le garçon ne s'est pas particulièrement passionné pour sa région ; seule, dans la famille, sa mère se montrait très proche des traditions. Mais à dix ans, en 1980, tombé par hasard sur un guide du Maramures qui venait de paraître, il le dévora, sans deviner alors que sa vie en changerait. Après avoir abandonné l'université et ses cours d'histoire pour aller étudier le journalisme en Angleterre pendant un an et demi, travaillant pour payer son séjour, il décida à son retour de se consacrer à faire connaître sa région.

« Personne dans le tourisme ne connaît vraiment cette région » regrette-t-il. *« Il n'y a pas de véritable guide professionnel du Maramures. Les agences se contentent de faire visiter avec un accompagnateur, le cimetière de Sapintsa, le monastère de Bârsana, le Mémorial de Sighet ; elles ne s'arrêtent même pas au musée des villages. Un petit circuit de deux jours... et le tour est joué ».*

Teofil, qui vient de publier le seul guide existant aujourd'hui sur la région (*« Ghidul turistic al Tarii Maramuresului »*, Editura Limes, cluj, 2006), malheureusement uniquement en roumain, et s'appête à en sortir un autre sur sa ville, Sighetu Marmatiei, rêve de faire découvrir le Maramures qu'il connaît. Celui du calendrier agricole quand, le premier dimanche de mai, les bergers tondent leurs moutons, sous les flonflons des orchestres au cours d'une fête monumentale ; puis, le dimanche suivant, quant, sous la bénédiction du prêtre, ils les traient afin de mesurer la quantité de lait de chaque troupeau et donc de fromage que son propriétaire recevra.

Ses touristes, il les emmènerait à Hotem, près de Ocna Sugatag, pour assister aux incantations des paysans au soleil, afin d'assurer une bonne récolte, un jeune garçon étant emmené « en sacrifice » pour être lavé dans la rivière. Ou bien, il les conduirait à la foire de Sighet, le premier lundi de chaque mois, ou s'entassent bœufs, brebis, moutons, chèvres, chevaux, étalages de fruits et légumes, alignements de bouteilles de horinca et de tsuica.

Oui, Teofil pense sérieusement devenir aussi guide. D'ailleurs, le couple vient de s'acheter sa première voiture, en prévision d'emmenner ses touristes : une Dacia de 1976. Adela imagine les deux maisonnettes en bois, dans le style du pays et confortables, qu'elle aimerait faire construire pour accueillir ses hôtes. Non, ce Maramures-là qu'ils vont faire découvrir aux étrangers pendant une semaine, fin août, leur faisant partager la vie des habitants du village de Breb est trop aimé pour mourir !

Les Nouvelles de Roumanie n° 42, Juillet-Août 2007

La Roumanie n'a pas brillé en sports seulement grâce à Nadia Comaneci et au footballeur Hagi. Il ne faut pas oublier qu'elle a été longtemps la nation majeure, sur le plan mondial, dans certaines disciplines nautiques, comme l'aviron, produisant une kyrielle de champions olympiques ou du monde.

Le triomphe de Georgeta Andrunache et Viorica Susanu **Neuf médailles d'or à deux !**

Georgeta Andrunache et Viorica Susanu ont été sacrées championnes olympiques d'aviron en deux sans barreuse, après avoir fait la course en tête de bout en bout, devançant la Chine qui espérait sa première médaille d'or de son histoire dans cette discipline, et l'équipage biélorusse. Cette victoire illustre la prédilection de la Roumanie pour ce sport où elle compte désormais 35 médailles à son palmarès. Avec cinq médailles d'or olympiques, obtenues dans plusieurs catégories et avec différents partenaires, Georgeta Andrunache, 32 ans, a égalé le record mythique de sa compatriote Elisabeta Lipa et du Britannique Steve Redgrave. Elle a manqué de peu de rentrer dans la légende de l'aviron en échouant le lendemain dans la conquête d'un sixième titre qui semblait ouvrir les bras au huit + 1 roumain, que celui-ci détenait depuis deux olympiades. Au cours de celles-ci, la Roumanie avait d'ailleurs été le pays le plus titré en aviron.

Sa coéquipière Viorica Susanu, 33 ans, originaire de Galati, sur le Danube, n'est pas en reste, puisqu'elle détient quatre médailles d'or. A elles deux, les deux Roumaines totalisent neuf médailles d'or olympiques... Accessoirement, elles sont également chacune quintuple championne du monde !



Leur performance à Pékin est d'autant plus méritoire qu'elles s'étaient retirées de la compétition après les Jeux d'Athènes en 2004, effectuant leur retour sur l'eau seulement en 2007. Elle est aussi une récompense pour ces deux femmes - Georgeta est mère de famille - qui consacrent onze mois de l'année à leur entraînement sur le lac Snagov, dans la banlieue nord de Bucarest, au rythme de deux sorties quotidiennes par tous les temps, effectuant 60 kilomètres à plus de 20 km/h.

Le directeur d'école et le pope pour convaincre les parents

Fille de paysan, Georgeta Andrunache, «*Ghica*» pour ses proches, est native d'un village de Moldavie, Dracsani, dans le judet de Botosani. Gamine, elle s'échappait pour aller nager dans un lac voisin. Les

pêcheurs du coin se souviennent bien de cette frêle adolescente qui empruntait souvent une barque et tirait rageusement sur les rames.

De retour des travaux des champs, Ghica faussait encore compagnie à ses parents, non pas pour aller retrouver les enfants du village, mais pour sauter dans une embarcation. Son père n'avait pas dit «ouf»... qu'elle était déjà au milieu du lac.

Le tournant de sa vie se produisit en 1986, alors qu'elle avait tout juste douze ans. Un recruteur de Bucarest était en tournée dans la région pour repérer d'éventuels talents. L'apprenant, Ghica, sans rien dire à ses parents, s'éclipa discrètement, les laissant à leurs travaux pour se joindre au test en cours. La fillette fut la seule sélectionnée parmi une vingtaine de candidats, mais ses parents ne voulurent rien entendre : « *On a besoin d'elle aux champs ; qui va nous donner un coup de main ?* » se lamentèrent-ils. Ghica s'enfuit alors pour pleurer dans le jardin.

Le recruteur, qui avait été fortement impressionné par sa démonstration, n'était cependant pas prêt à lâcher le morceau et mobilisa le directeur de l'école et le pope pour finalement les convaincre. C'est ainsi que la petite paysanne prit le chemin de la capitale et de son club, le Dinamo. Elisabeta Lipa, qui vivait dans un village au bord du Prut, avait été découverte de la même façon.

Le jour de la finale de Pékin, la mère de Georgeta est allée allumée un cierge et prier à l'église du village, tandis que son père, qui avait passé son costume du dimanche, se promenait dans le bourg, répétant avec fierté : « *Qui aurait crû ça, voici vingt ans ? Elle est partie d'ici maigre comme un fil de fer, d'un village oublié du reste du monde, et aujourd'hui toute la Roumanie n'a d'yeux que pour elle. Il ne peut rien arriver de mieux à des parents !* ».

Les Nouvelles de Roumanie n° 49, Septembre-Octobre 2009

Combien de Français ont appris le roumain... et de Roumains le français, grâce aux dictionnaires et aux méthodes de Madame Gorunescu ? Mise à l'écart par le régime communiste, vivant seule et modestement dans son petit studio de Bucarest, anonyme, boudée par ses collègues, l'universitaire a fait aimer la France à des centaines de milliers de ses compatriotes. Cette France qu'elle n'a jamais eu la possibilité de visiter, mais lui a rendu un vibrant hommage le 5 novembre 2010, dans son ambassade. Ce numéro spécial des Nouvelles de Roumanie lui est dédié.

Le plus beau jour de la vie de Madame Gorunescu

Ce vendredi 5 novembre, le cœur d'Elena Gorunescu battait la chamade. Elle attendait ce moment... depuis 82 ans ! Henri Paul, ambassadeur de France, allait lui accrocher sur le revers de sa veste les insignes d'officier des Arts et des Lettres et de chevalier des Palmes académiques pour la remercier d'une vie entièrement consacrée à la France (*photo ci-dessous*).

Pourtant, depuis longtemps, Elena Gorunescu ne se faisait plus d'illusions. Personne jusqu'ici ne s'était soucié de l'apport inestimable apporté à la langue française par cette ancienne universitaire dont, depuis plusieurs décennies, les ouvrages font référence en Roumanie, comme en Moldavie. La vieille dame était un peu comme Obélix... Tombée dans la marmite du français dès le berceau, éduquée par une gouvernante française, elle a toujours été première de classe en français, non seulement au lycée ou à la fac, mais de toute la Roumanie.

Mise à l'écart par le régime communiste, à cause de ses origines bourgeoises, Elena Gorunescu n'avait jamais eu la carrière de professeur qu'elle était en droit d'espérer et la retraite l'avait renvoyée à la solitude de son modeste appartement proche de Drumul Taberei, à Bucarest. Tant pis, si elle était considérée comme la meilleure professeur de français de son pays, si de nos jours encore c'est une fierté en Roumanie d'avoir été son élève. Tant pis, si sa culture francophone prodigieuse, sa vie consacrée à faire aimer la France, étaient mises au rencart.



Mme Gorunescu est décédée sans jamais avoir vu la France.

Elena Gorunescu était retournée à ses dictionnaires franco-roumain de toutes sortes, ses méthodes d'apprentissages de la langue française, ses précis de grammaire. Au total, une trentaine d'ouvrages qui ont contribué à la formation de plusieurs centaines de milliers de Roumains parlant le français, mais ont aussi beaucoup servi en France où nos compatriotes apprenant le roumain les considèrent comme les meilleurs outils à leur disposition.

La modestie et la discrétion d'Elena Gorunescu faisaient que rares étaient les personnes qui mesuraient l'importance de son apport au français, à la Francophonie. C'était sans compter sur l'admiration que son œuvre avait suscitée auprès de Français de passage à Bucarest. Il ne leur fut pas difficile de convaincre les autorités françaises de lui rendre l'hommage mérité.

“La France est un ciel plein d'étoiles”

Ce vendredi matin 5 novembre, Elena Gorunescu ne s'est pas installée dès l'aurore devant sa machine à écrire, comme à l'accoutumée. Pourtant la lettre C de son dernier dictionnaire l'attendait. La nuit avait été passablement agitée. Son frère et des anciennes élèves étaient déjà là. Le taxi avait été commandé la veille. La vieille dame a enfilé son manteau et la petite troupe a pris la direction de l'ambassade. En franchissant le seuil, pour la première fois de sa vie, elle avait un pied en France...

Contrairement à ses collègues universitaires, Elena Gorunescu n'y avait jamais été invitée, les autorités roumaines, du temps du communisme, “omettant” de transmettre son nom au service du protocole pour la traditionnelle réception du 14 juillet. Le pli pris, l'oubli s'était perpétué après la “Révolution”, puis l'heure de la retraite avait sonné. L'émotion était à son comble quand l'ambassadeur lui a remis ses décorations. Non, c'était bien vrai... Deux d'un coup ! Et ce n'est pas la coupe de champagne de France qu'il lui a servie - la meilleure qu'elle n'ait jamais eu l'occasion de boire - qui la faisait voir double. Elle ne l'a pas troublée, non plus, au moment des remerciements : *“Chaque pays à son étoile...l'Angleterre, Shakespeare, l'Allemagne, Goethe, l'Italie, Dante. La France, elle, a Molière, Racine, Corneille, Montesquieu, Voltaire, Balzac, Hugo... c'est un ciel plein d'étoiles”*.



Quelques uns des innombrables dictionnaires et méthodes de Mme Gorunescu

Elena Gorunescu a repris sa machine à écrire, et attaque déjà la lettre D, mais cette fois-ci avec du baume au cœur. La France lui a offert le plus beau jour de sa vie ! Son œuvre a été reconnue, même si ce n'est pas encore le cas des autorités roumaines. Pour avoir fait un dictionnaire de proverbes franco-roumains, elle le sait bien... Nul n'est prophète en son pays !

Peut-elle imaginer un bonheur encore plus grand ? Bien que lui ayant consacré toute sa vie, Elena Gorunescu ne connaît la France que par la télévision et ses lectures. Jamais, elle n'a eu la possibilité de la visiter. Elle en a pourtant fait rêver ses anciens élèves, qui à leur retour de voyage viennent la lui raconter. Sa très maigre pension et, un peu moins, son âge, lui interdisent d'espérer un jour la découvrir. Versailles, le Louvre, la Tour Eiffel ne resteront qu'au stade des chimères... A moins que... la lettre I ne redonne un sens à un autre proverbe : Impossible n'est pas français !

Les Nouvelles de Roumanie n° 59, Juillet-Août 2009 et n° 63, Janvier-Février 2011

A elle seule, Tusa (*tante*) Margareta illustre le destin de tous ces simples gens que les malheurs de l'Histoire de la Roumanie auraient dû accabler, mais qui ont surmonté les épreuves, sauvegardant l'essentiel : rester dignes et apporter un peu de bonheur à leurs proches. Le souvenir ému de Dolores Sirbu-Ghiran pour sa « *tantine gâteau* ».

Le jardin extraordinaire de “Matusa” Margareta

Quand on frappe à la porte de "Tusa" ("Tantine") Margareta on a des chances d'attendre un bon moment. Le temps qu'elle descende de l'échelle où elle est grimpée pour cueillir ses dernières pommes. 350 kilos cette année ! De traverser aussi ce jardin extraordinaire, son "*enfant*", sur lequel elle veille depuis des décennies, ses rangs serrés de haricots, pommes de terre, tomates, choux, zigzagant d'un pas alerte entre cerisiers, abricotiers, poiriers, ses parterres de thym, persil, menthe, leustean (livèche que l'on met dans la soupe), évitant soigneusement de piétiner ses massifs de dahlias, glaïeuls, narcisses,

chrysanthèmes qui égrènent les saisons... ou bien, faisant fuir ses poules, elle émergera de sa cave écartant au passage les tresses d'ail et d'oignons...

A 94 ans, "Matusa Margareta" trouve son bonheur à contempler ce potager exubérant, qu'elle a créé de toutes pièces, veillant sur lui comme une mère. Autrefois, elle a suivi des cours d'arboriculture, acheter plein de livres qui remplissent encore ses armoires, a appris à tailler, greffer et même à soigner avec les plantes. Elle n'est pas peu fière de le faire découvrir à ses visiteurs qui repartiront inmanquablement avec un pot de confiture de pêches dans leur cabas, à moins qu'ils n'emportent une bouteille de sirop de framboise ou de liqueur de cassis. Longtemps la vieille dame a fabriqué son propre vin avec les raisins de sa treille.

L'été, elle leur sert des tranches d'une délicieuse pastèque qu'elle a pris la précaution de descendre au frais dans un seau, au fond du puits. Aux mauvais jours, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elle met à chauffer sur le gaz une "ciorba", soupe copieusement garnie, pour ses invités débarqués sans prévenir, prépare une "friptura" de poulet qu'elle accompagnera de conserves maison et, tout en bavardant avec les uns et les autres, confectionne une "tort", ce gâteau à la crème qu'ils affectionnent.



Parlant à ses pommes et à ses poires pour les encourager à grossir...

"Je te donne l'argent, tu diriges tout... mais, surtout, tu ne fais pas de dettes"

A elle seule, Tusa Margareta illustre le destin de tous ces simples gens que les malheurs de l'Histoire de la Roumanie auraient dû accabler, mais qui ont surmonté les épreuves, sauvegardant l'essentiel : rester dignes. Née en 1915 au sein d'une famille de fermiers de l'actuel județ du Salaj, dans le nord-Ouest de la Roumanie, Margareta a grandi avec ses trois frères et sa sœur, s'occupant des seize vaches et deux chevaux de race de l'exploitation. Son père avait été un temps maire de Simleu-Silvanei, bourgade au cœur du vignoble d'un des "champagne" roumain les plus réputés. Sa mère étant Magyare, elle ne parla longtemps que le hongrois, dont elle conserve encore aujourd'hui le fort accent. Du coup, elle ne put suivre que quatre classes, contrainte ensuite d'abandonner l'école où on ne s'exprimait qu'en roumain, qu'elle ne comprenait pas. "Ça suffit pour les filles" avait tranché son père qui fit suivre leurs études à ses garçons ou leur trouva un métier, l'un devenant vétérinaire.

Jolie brun de fille, Margareta rencontra avant-guerre, Simion, chauffeur-mécanicien de locomotive qui lui proposa le mariage et l'emmena dans le centre du pays, à Simeria, important nœud ferroviaire de la Roumanie près de Deva où le couple, s'installera pour le restant de ses jours.

"Mon mari ne voulait pas que je travaille" confie la vieille dame, *"il avait peur que je trouve quelqu'un d'autre"*, rajoutant avec malice *"Oh, mais j'aurais trouvé !"*. Simion ne lui avait laissé qu'une seule consigne : *"Je te donne l'argent, tu diriges tout... mais surtout, tu ne fais pas de dettes"*. Margareta se chargea donc de tout. Elle acheta le terrain sur laquelle est bâtie sa maisonnette, à 500 mètres de la gare, donna la main pour la construire. Elle en dessina même les plans, d'une manière assez déconcertante... suivant les meubles qu'elle avait à y caser.

Le ménage vivra là, finalement heureux, regrettant cependant de ne pas avoir d'enfant, sans pour autant être épargné par les pénibles conditions de vie imposées par les communistes. *"Quant ils sont arrivés, ils ont pris ce qu'ils avaient aux gens qui travaillaient dur pour le donner aux bons à rien"* se remémore Margareta, qui reconnaît s'être bien trompée : *"J'ai pensé qu'ils ne seraient pas là longtemps"*. Une partie des modestes terres dont elle avait héritée fut confisquée. Elle ne les a jamais récupérées.



Le maire de Simeria et les autorités de la commune avaient fêté la centenaire, lors d'une cérémonie dans l'église paroissiale.

A la révolution, alors qu'elle avait déjà 74 ans, "Tusa" a applaudi des deux mains, "*Maintenant, ça va être bien!*". Mais assidue aux informations de la télé, elle a vite déchanté. "*Ce sont toujours les mêmes qui sont là. Ils s'enrichissent et nous on reste pauvres !*". Elle n'est d'ailleurs pas allée voter aux dernières présidentielles, philosophant : "*J'attends que le monde tourne dans le bon sens*". La vie continue cependant pour Margareta qui doit faire avec les 165 € mensuels de la pension de son mari, décédé voici treize ans. Elle fait tout dans sa maison, débouche l'évier, répare les prises. Comme par le passé, elle se rend au marché pour vendre ses fruits et légumes. Ses meilleurs moments, elle les passe dans le paradis qu'elle s'est confectionnée, parlant à ses pommes et à ses poires, les encourageant de la voix, les grondant ou les réconfortant jusqu'à ses derniers jours, à 100 ans et 4 mois, toujours pleine d'allant et de projets : "*Oh, toi tu peux grossir encore un peu*"... "*Comme tu es belle !*"

Les Nouvelles de Roumanie n° 59, Mai-Juin 2010

Ici on rit du matin au soir... **Le bonheur est dans le pré**

"*C'est unique*" s'exclame Jean sous le regard approbateur de Margareta. Ce n'est pas difficile de rencontrer un homme et une femme heureux. Il suffit de prendre sa voiture, faire un peu plus de 2000 kilomètres jusqu'au village d'Eremieni, à une trentaine de kilomètres au nord-est de Târgu Mures, en plein pays magyar, et de demander Jean Pollart. Vous aurez de fortes chances de le trouver se promenant main dans la main sur les chemins de campagne avec sa femme... à moins qu'il ne lui fasse la lecture le soir, au coin du feu de bois. Sûr qu'un éclat de rire traversera à un moment ou à un autre la pièce, comme il a dû effaroucher les oiseaux croisés un peu plus tôt.

Ici, tout est prétexte à la bonne humeur. La gouaille du Belge, gai comme un pinson, n'a rien à envier aux "*titis*" de Montmartre, et ses blagues ne pouvaient rêver trouver meilleur public que cette riieuse professeur hongroise de français, à la retraite depuis peu. Le couple s'est connu en août 2009 et s'est marié en février de cette année. Depuis, Jean, 74 ans, n'appelle plus "*Mani*", 62 ans, que "*Petit cœur*".

Ne me secouez pas trop, je suis un arbre plein de larmes

Jean a découvert la Roumanie en 1993, à 58 ans. Il accompagnait un groupe de scouts de sa commune, Moucron, en Belgique, venus donner un coup de main pour repeindre le foyer culturel de son village jumelé roumain, Laurenî. Deux semaines seulement sur place mais qui se prolongèrent par des visites régulières, et ces fois-ci solitaires, les étés suivants. Le Belge, divorcé, trois enfants, attendait la retraite pour effectuer des séjours prolongés.

La rencontre avec Margitka, une Hongroise d'Adriana Mare, commune distante de 15 km d'Eremieni, le décida à franchir le pas. L'année suivante, il s'installait chez elle et le couple se mariait en 2000. En dehors de "*oui*" et de "*non*", Margitka ne parlait pas un traître mot de français. Retranscrivant phonétiquement sur le papier les paroles de son mari, elle comprenait presque tout au bout de six mois. Jean "*épousa*" aussi son nouveau village, ramenant de ses voyages en Belgique tout ce qu'on lui demandait ou pouvait servir, motoculteur, outillage, portes coulissantes, récupérant ce qu'il trouvait dans les brocantes, transportant son "*bric à brac*" incroyable dans sa camionnette. Le Belge fut vite connu et populaire dans la région.

Malheureusement, une maladie dégénérante frappa Margitka, l'empêchant de se déplacer. Ce coup du sort ne fit que grandir l'amour que Jean lui portait et ses voisins étaient émus de le voir transporter à tout bout de champ sa femme dans ses bras pour qu'elle continue à voir le monde. Son chagrin fut immense à sa disparition. Seul dans sa maison qu'il lui avait amoureusement aménagée, isolé dans son village magyar où on ne parlait que hongrois, ce monde sans amour ne lui paraissait pas supportable.



"Ne me secouez pas trop, je suis un arbre plein de larmes" avait-il noté dans le recueil de réflexions qu'il remplit soigneusement chaque soir. *"J'ai besoin de donner ma tendresse, de penser à quelqu'un, de le soigner... mais aussi de recevoir ses petits gestes"*, confiait-il, inconsolable, aux amis de passage. L'idée de se remarier germa alors. On lui parla d'une Roumaine de Bucovine, propriétaire d'un restaurant, parlant français. *"Je ne me voyais pas finissant ma vie en faisant la corvée de pluche de pommes de terre"* soupire-t-il aujourd'hui.

"On s'est assis sur un banc et la foudre nous est tombée dessus"

La chance voulut alors qu'on lui signala la présence à seulement quelques kilomètres d'une professeur magyare, veuve depuis peu, parlant le français et qui avait une voiture. *"C'est juste ce qu'il me faut"* s'exclama Jean en passe de retrouver son entrain et qui décida d'aller la voir. L'affaire n'était pas simple. Il avait donné sa voiture à son gendre roumain qui n'était pas riche et, en échange, avait reçu sa vieille Dacia. Un poème ! Elle calait sans arrêt, l'essence n'arrivant pas. Il lui fallait alors sauter du véhicule, soulever le capot, brancher une pompe sur le distributeur, pomper, et pomper... jusqu'à ce qu'un gargouillis indique que le précieux carburant était revenu, vite reprendre le volant, redémarrer... Et ça tenait 6 à 10 km... jusqu'à la panne suivante.

C'est dans cet équipage que Jean se présenta devant Margareta. *"La foudre nous est tombée dessus"* se souvient-il avec émotion. *"Elle m'a pris la main, m'a entraîné visiter sa maison, son jardin plein de fleurs, le musée qu'elle a fait toute seule, réunissant le patrimoine du village. On s'est assis sur un banc et on avait l'impression de se connaître depuis toujours"*.

Les Nouvelles de Roumanie n° 65, Mai-Juin 2011

Les pieds en France... la tête en Roumanie

Salut Michel ! ... C'est bref, joyeux, amical et direct. Michel Pichon l'entend à chaque coin de couloir du lycée rural de Rochefeuille, à Ernée, dans la Mayenne. Comme tous les automnes depuis 2009 (lire aussi en page 53), l'ancien trésorier d'Opération Villages Roumains vient d'accompagner les élèves de terminale à Novaci, dans le județ de Gorj. Aujourd'hui, en compagnie de sa complice, Claire Cariou, la prof de maths, il est passé dresser le bilan du dernier voyage dans cette commune de 5000 habitants, niché à 300 mètres d'altitude au cœur des Carpates méridionales. Il peut se frotter les mains: encore des jeunes auxquels il a fait découvrir une part de la vraie Roumanie et l'aideront à la débarrasser des clichés qui lui collent à la peau.

Le Mayennais se fait un devoir de mettre les jeunes dans le coup. "Il faut savoir leur parler!" tonne-t-il. A 61 ans, inamovible président de Mayenne-Novaci, il montre l'exemple: la moitié des membres de l'association ont moins de 30 ans. Il l'avait créée en 1989 avec 5-6 copains mayennais, encouragé par le maire, alors qu'il était conseiller municipal. Le premier camion d'aide humanitaire avait pris en juillet 90 le chemin de Murgasi, près de Craiova, commune attribuée par OVR. Au fil des ans, un médecin roumain guidera finalement les pas de l'association vers Novaci, commune plus appropriée.



"Quand j'ai découvert la Roumanie... je suis tombé dedans"

"Quand j'ai découvert la Roumanie... je suis tombé dedans" confie l'ancien ajusteur qui, pourtant, avait toujours été intrigué par ce pays. Pendant son service militaire, il s'ennuyait tellement, qu'il filait chaque matin acheter *"Le monde"* se plongeant toute la journée dans l'actualité. *"J'avais été épaté par Ceausescu refusant de participer à l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1968"* se souvient-il. Passionné de hand-ball, le jeune bidasse admirait aussi l'équipe roumaine qui dominait la discipline, et suivait avec intérêt le traditionnel France-Roumanie de rugby qui ouvrait la saison internationale.

Depuis 1990, Michel Pichon a eu amplement l'occasion de faire connaissance avec la Roumanie, y effectuant 37 voyages, au rythme de 2-3 par an. Parfois en avion, souvent en camionnette, dans le vieux C25 qui lui permet d'emmener 7-8 jeunes. Et dernièrement dans la Dacia break qu'il vient d'acquérir, sur laquelle il ne tarit pas d'éloges. Sûr... la firme de Pitesti, où son fils Pascal a effectué un stage de quatre mois en 2005, assistant au lancement de la Logan, pourrait l'embaucher comme vendeur! D'ailleurs n'a-t-il pas placé aussi une Sandero à un autre de ses enfants et une seconde à sa propre sœur?

"Papa, quand tu parles de la Roumanie, tu perds vraiment tout sens de la mesure !"

Eh oui... Il est difficile d'échapper à la Roumanie quand on fait partie de l'entourage de Michel Pichon! Pourtant le jeune retraité n'y limite pas son horizon, s'impliquant dans les comités de jumelage de Mayenne avec l'Allemagne et l'Italie, présidant le comité départemental de tir et organisant des concours avec la ville jumelle anglaise de Deviizes. Il trouve aussi du temps pour ramasser des pommes et faire son cidre, partir aux champignons, ne rate pas l'ouverture de la chasse.

Bien sûr, toute la famille, et même la belle-famille Pichon, n'ont pas échappé au voyage en Roumanie. Michel a aussi enrôlé Laurent, son aîné, pour encadrer un camp de langue française à Piatra Neamt. D'autres jeunes mayennais ont été embauchés pour des échanges d'animateurs ou des chantiers écologiques. A Novaci on parle encore de l'été où l'on a vu ces Français débarquer en bottes pour nettoyer rivière et ruisseau.

Quelques années auparavant, Michel avait fait également sensation quand il était arrivé à la tête d'un groupe de cinq jeunes banlieusards parisiens pour baliser les sentiers de montagne: cinq Noirs et un Beur! Dans les Carpates, on en était tombé sur le derrière... Il a même trouvé moyen de faire faire découvrir la chanson française aux jeunes du collège de Novaci par un jeune Mayennais parti en stop à Katmandou, guitare en bandoulière !

Avec Michel, pas besoin de dépliants touristiques pour se laisser convaincre de venir passer ses vacances en Roumanie. Il suffit de l'écouter parler de ses promenades dans les forêts à la recherche des cèpes et des fruits des bois, de ses randonnées sur la crête des collines à observer les éclipses du soleil, des méchouis avec ses amis en haut du mont Popusa, dominant les vallées, de ses parties de pêche. Et de sa sauce tomate, *"des vraies, pas celles de Leclerc"*, qu'il fait cuire au feu de bois, remplissant les bocaux ramenés de Mayenne et qui prennent place au retour dans le coffre de la Dacia, aux côtés de quelques bouteilles de visinata, et d'une vingtaine de packs de bières, Ursus, Timisoreana, Silva... histoire de rester branché Roumanie pendant l'hiver mayennais. Un de ses fils hoche la tête: *"Papa, quand tu parles de la Roumanie, vraiment tu perds tout sens de la mesure !"*.

Quand on s'aime, on ne vit pas que d'amour et d'eau fraîche...

Le bifteck-frites de Marcelle et Radu

"Voilà ce qu'on s'est offert pour notre mariage". En cette journée de 1951 - le jour même de ses 21 ans et de sa majorité - Marcelle devenait Mme Menga, épousant enfin son Radu. Le jeune couple n'avait pas un sou et donc pas les moyens de faire venir à Paris la famille de Bretagne. En guise de jaquette, Radu, réfugié de la région de Suceava atterri en France, portait un manteau donné par la Croix Rouge. Tant pis ! Les mariés, déjeuneront en tête à tête, bienheureux d'avoir trouvé une église acceptant de les unir, étant de religion différente.

Les jeunes gens avaient fait connaissance dans un restaurant universitaire de la capitale. Marcelle, venue de sa Bretagne natale et qui ne connaissait rien de la Roumanie... était toute heureuse d'y avoir trouvé un emploi : professeur de bonnes manières pour la ville de Paris. Elle apprenait aux jeunes filles la broderie, l'art de mettre la table et de bien se tenir. L'école fermera ses portes deux ans plus tard. La Bretonne s'inscrira tout de suite au cours de kinésithérapie, laquelle faisait ses tous premiers pas en France... et deviendra l'une des cinq premières kinés françaises !

A "l'école du diable" dans une Bretagne dominée par les curés

Née en 1930 dans une famille très modeste de Guémené-Penfao, dans la Loire inférieure de l'époque, Marcelle a vite appris de la vie, voyant son père, sabotier, trimer dur chaque jour pour nourrir ses onze enfants. L'exemple de sa mère la marquera profondément. Bien que dépourvue de diplômes, celle-ci

s'instituera écrivain public de la commune, rédigeant aussi bien les requêtes administratives que les lettres d'amour. Avec ses frères et sœurs, Marcelle, comme les enfants des familles démunies, sera envoyée à "*l'école du diable*" dans cette Bretagne pas encore sortie du XIXème siècle, où les curés et leurs bonnes âmes régnaient en maîtres, montrant du doigt les "*petits vauriens*" qui fréquentaient l'école laïque.

L'école de la République aura sa revanche. Marcelle, qui a sauté deux classes, obtient à quatorze ans son brevet d'instituteur et, grâce aux bourses décrochées dans des concours, continuera ses études à Nantes jusqu'au bac. Sa sœur aînée, Michelle, décrochera de son côté les premiers prix de maths et de dessin du concours général, au plan national.

Radu, lui, était né en 1924 dans une famille bourgeoise de Solca, bourgade de Bucovine où se sont installés de nombreux Polonais, venus travailler dans les mines de sel des environs. La ville a été autrefois une station thermale, où les curistes aimaient se reposer et prendre les eaux, tout en profitant de l'air et du paysage vallonné avoisinant.

Son père, qui a refusé de suivre la tradition familiale destinant tous les garçons à devenir prêtre orthodoxe, est le percepteur de la commune. La quiétude des lieux est brutalement brisée le 21 juin 1940, quand l'Armée Rouge envahit la région. Le père de Radu est tué dans les jours suivants, dans des circonstances mystérieuses. Le jeune garçon réussit à s'enfuir et, à 16 ans, traverse toute l'Europe pour aboutir à Paris, obtenant le statut de réfugié politique.

Sa connaissance de l'Allemand conduira les autorités françaises à l'envoyer travailler dans les mines de charbon de la Sarre. Fâcheuse destination car il y perdra la santé, son état s'aggravant par la suite avec son emploi jusqu'à la retraite dans l'industrie des matières plastiques, naissante alors.



L'exilé roumain ne reverra jamais sa terre natale

Le Roumain exilé avait été ému par l'accueil de sa belle-famille bretonne. Il passera 46 ans auprès de Marcelle, dans la région parisienne, près de Saint Germain en Laye, jusqu'à son décès en 1997, à 73 ans, dans leur maison de Chambourcy. Radu ne reverra jamais son pays, trop malade pour y retourner après la "Révolution" et restera apatride : il voulait retrouver sa nationalité, perdue malgré lui, avant de devenir Français.

Tout au long de leur vie commune, le tempérament de sa "*petite Bretonne*" ne manquera pas de le surprendre. Institutrice puis directrice d'école maternelle, pendant la petite enfance de leurs trois garçons, Marcelle s'occupera des familles de harkis au moment de l'indépendance de l'Algérie, à la demande de son inspecteur d'académie. Puis, se prenant de passion pour la philosophie à la quarantaine

bien sonnée, elle achèvera sa carrière d'enseignante comme prof de philo... entamant à la retraite un doctorat dans cette discipline à l'Institut des Hautes Etudes, sous la direction de Serge Moscovici, fondateur de la psychologie sociale européenne, père du ministre Pierre Moscovici, natif de Braila et réfugié comme Radu.

Marcelle n'est allée que deux fois en Roumanie. La première en 2002. Une sorte de pèlerinage organisé par son fils aîné qui avait acheté une voiture neuve pour l'occasion et embarqué toute la famille.

Aujourd'hui, à 82 ans, elle est émue de constater que ses enfants n'oublient pas le pays de leur père et relève avec fierté que, grâce aux échanges de professeurs et élèves animés par sa belle-fille Martine, enseignante au lycée de Saint-Germain, le français est redevenu la première langue enseignée à Solca !

Les Nouvelles de Roumanie n° 73, Septembre-Octobre 2012

La tornade Laura Kovesi

Certains la qualifient de "*femme la plus redoutée*" de Roumanie, d'autres - et on les comprend - de "*femme la plus détestée*". Pour leur malheur, ces derniers ont croisé le chemin de cette "*femme fatale*". Ils lui doivent de croupir en prison, d'en sortir tout juste ou s'y voient bientôt.



Au tableau de chasse de Laura Codruta Kovesi, plusieurs dizaines de ministres, présidents de judets, parlementaires, dirigeants d'entreprises publiques et, surtout, deux magnifiques trophées accrochés au-dessus de son bureau de procureure en chef de la DNA (Direction nationale anti-corruption) ... un mamouth de la vie politique roumaine - l'ancien Premier ministre Adrian Nastase - incarcéré pendant 15 mois, un crocodile (c'est ainsi qu'on le surnomme dans son pays) - Dan Voiculescu - milliardaire à la tête d'un empire médiatico-affairiste, informateur patenté de la Securitate sous Ceausescu, et, jusqu'à son arrestation voici cinq mois, tireur de ficelles de tout ce qui gangrène la Roumanie.

Si au moins, Laura Kovesi les laissait tranquilles dans leur cellule! Mais voilà que cette "*cinglée*" s'est mis en tête d'aller fouiller dans leurs petites affaires et s'est promis de récupérer ce qu'ils s'étaient arrangés à mettre de côté pour leurs vieux jours. Quelques milliards tout de même... sur le dos du pays bien sûr !

L'incroyable, c'est que Laura Kovesi fait ce qu'elle dit ! Au mieux, jusqu'ici, les corrompus restituaient 5 % de ce qu'ils avaient chipé, après leurs rares condamnations et des années de procès. Là, fin novembre, la procureure-chef, non pas tout sourire car ce n'est pas le genre de la maison, mais avec un calme que l'on aura trouvé glaçant au fond des cellules, a annoncé qu'elle avait déjà fait mettre sous séquestre au profit de l'Etat 60 % de ce que Dan Voiculescu lui avait volé - un premier pas a-t-elle précisé - laissant quand même à sa famille, impliquée dans ses combines louches, de quoi lui apporter quelques oranges.

Six années décisives à Bruxelles

Mais où donc les Roumains ont-ils déniché cette "*obsédée du ménage bien fait*" au point que le *New York Times* lui a consacré un portrait très flatteur ? Contrairement aux Français, ils n'ont pas eu besoin, d'aller chercher une Eva Joly jusqu'en Norvège. Laura Codruta Kovesi, divorcée, est née voici 41 ans à Sfântu Gheorghe, dans un milieu plutôt privilégié, où, à priori, rien ne la destinait à s'ériger en défenseur intraitable de la justice et de l'état de Droit, si ce n'est un père, Ioan Lascu, chef du parquet de Medias, dans le centre du pays, de 1980 à 2010... mais enfin c'était sous Ceausescu, puis Iliescu. Son frère occupe un poste en vue dans l'organigramme du mastodonte de l'énergie, Transgaz.

Comme tous ceux qui ont l'"*infortune*" d'être grands, la jeune fille (1m92) avait vite été repérée par le club de basket de son lycée. Sélectionnée en équipe nationale cadette, elle deviendra même vice-championne d'Europe en 1989, à Timisoara.

Elle continue d'ailleurs les sports de plein air, ajoutant natation, jogging, nécessaires à son équilibre, confie-t-elle, appréciant aussi les distractions simples, comme le cinéma, le shopping avec les copines. Elle croit en l'amitié, la droiture, l'esprit d'équipe, Dieu. Bref, une Roumaine tout à fait ordinaire... à ceci près cependant qu'elle est désormais accompagnée de gardes du corps, vues les menaces proférées. Après son droit à la faculté Bales-Bobay de Cluj, Laura Kovesi embrassera tout de suite la carrière de magistrat, en 1995, à 22 ans, comme procureur à Sibiu, pendant quatre ans.

Les six années suivantes seront décisives. Elle s'exile à Bruxelles et fait ses classes dans la lutte anti-corruption au sein de la Commission européenne.

En 2006, la jeune femme a rejoint la Haute Cour de Justice comme procureur général avant de prendre la tête de la Direction nationale anti-corruption, en 2013. Depuis sa nomination, les photographes font le guet en permanence devant la porte de la DNA, rue Stirbey Voda à Bucarest, à l'affût du "*scoop*" montrant la dernière "*huile*" en ressortant "*incatusat*" (menotté). Les observateurs estiment, qu'avec ses collègues, elle a posé les bases du plus grand tremblement de terre politique qu'ait connu la Roumanie. Ses "*victimes*" crient au scandale, la comparent à Hitler, Staline, affirment qu'elle est payée en douce par des Tsiganes, et emploient des méthodes de la Securitate. Imperturbable, elle leur répond qu'elle n'était pas née ou encore enfant, contrairement à eux, quand celle-ci sévissait... et continue son « *grand bonhomme de chemin* ».

Elle vient de soulever le plus gros lièvre de sa carrière : le scandale Microsoft portant sur l'équipement en informatique des écoles roumaines et mettant en cause neuf ministres, pots de vin à la clé. Avant de se saisir, de sa propre initiative, de celui du vote des Roumains à l'étranger, sur lequel la Haute Cour de Justice s'était déclaré "*courageusement*" incompétente.

On commence à rire jaune du côté du Premier ministre Victor Ponta et ses acolytes, qui auraient bien voulu mettre sur la touche la dérangeante procureure, quitte à lui trouver une "promotion", comme on l'a fait en France pour Eva Joly.

Laura Kovesi préfère certainement la reconnaissance que l'UE vient de lui accorder dans son dernier rapport sur la lutte anticorruption, classant la DNA et la Roumanie dans les cinq premiers pays montrant l'exemple à suivre. Et finalement, après avoir reçu la recommandation appuyée du Parlement européen, la Commission Européenne en a fait sa procureure générale, malgré l'obstruction de la France. Qui l'eût cru, voici peu ?

Les Nouvelles de Roumanie n° 87, Janvier-Février 2015

Tout est bien... qui commence mal !

Les belles histoires existent aussi en Roumanie. Voici quinze ans, *"Les Nouvelles"* rapportaient le drame vécu par une famille de Manastirea Humorului, dans le judet de Suceava, prise dans un engrenage de faillite et de chômage, et en passe d'exploser.

Gavril, 35 ans à l'époque, s'était réfugié dans l'alcool. Mihaela, sa femme, 32 ans, énergique, ne pouvait rester les bras croisés. Elle avait réussi à décider son mari à se ressaisir, en mettant une frontière avec un environnement où il s'enfonçait. Direction le Sud-Ouest de la France, où on avait besoin de bûcherons. Gavril n'était jamais sorti de son pays. Dans la région bordelaise, le Roumain se mit à travailler dur et obtint aussi une place pour Mihaela.

Du coup, leurs 3 fillettes se retrouvèrent seules dans leur maisonnette. L'aînée, Ioanela, 13 ans, veilla sur ses deux cadettes, Mariana, 12 ans et Gabriela, 11 ans. A peine sortie de l'enfance, elle préparait les repas, surveillait les devoirs et leur faisait faire leurs prières avant de se coucher.

Alors, avant d'éteindre la lumière, toutes les trois donnaient libre cours à leur chagrin, pleurant d'un même cœur l'absence de leurs parents. Elles ne les reverraient qu'à l'été, même si elles avaient régulièrement de leurs nouvelles par téléphone et recevaient l'argent nécessaire pour vivre et continuer l'école, y compris, plus tard, le lycée.

Les journées étaient très dures, longues de 13-14 heures, car après la classe, les fillettes, pour gagner quelques sous, allaient donner un coup de main dans une pension voisine, qui ne les ménageait pas. Bien que marchant péniblement, leur grand-mère faisait à pied, une ou deux fois par semaine, les huit kilomètres aller-retour les séparant de sa maison, pour s'assurer que tout était en ordre.



Les trois fillettes, lorsqu'elles se sont retrouvées seules.

La roue de la malchance tourne

A Bordeaux, Gavril, victime d'un accident à l'œil, ne pouvait continuer son métier de bûcheron. La secrétaire de son entreprise lui dénicha sur Internet, un nouveau travail, plus adapté, près de Cognac, à Saint Sévère : s'occuper avec sa femme de l'entretien d'un vignoble ainsi que d'un champ de pommes de terre dans les environs d'Orléans. Des tâches dures, mais avec une récompense. Leur patron leur a fourni une maison, un salaire correct. Le couple a son week-end libre et deux mois de vacances l'été

pour rejoindre ses enfants. Il fait partie de la famille orléanaise et mesure alors combien la roue de la malchance a tourné.

Ioanela, 28 ans aujourd'hui, s'est mariée avec un garçon de son village, sérieux. Le couple, qui a une fillette de 7 ans, a pris le chemin de l'Italie. Elle fait des ménages, lui, travaille dans la charpente métallique. Là-bas, avec ses copains roumains du coin, il a créé une entreprise d'artisans bâtisseurs qui marche très bien. Tous les deux ont déjà fait construire leur maison, superbe et joliment aménagée à Manastirea, à proximité même de celle de la grand-mère dont la santé décline.

Les rôles ont changé. Mariana, 27 ans, maman d'un bambin de quatre ans, est la seule à être restée au pays. Elle a travaillé comme assistante dentaire et est, maintenant, vendeuse dans une petite surface. Egalement sérieux, son mari, originaire d'un village voisin de Suceava, a fait bâtir une belle villa qui soutient largement la comparaison avec celle de sa sœur aînée.

Toute la famille retrouve les manches pour finir la maison des parents

La vie a été encore plus inattendue pour la benjamine, Gabriela, 26 ans. Une famille bourgeoise parisienne, et française, l'a chargée de veiller sur les devoirs de ses trois enfants... Quelle reconnaissance pour la petite Roumaine, très brillante, il est vrai, au lycée ! Puis, elle a trouvé une place de réceptionniste dans un hôtel de luxe dans le quartier de Saint-Germain des Prés, par le plus grand des hasards... en conversant dans un train avec sa voisine qui y était cadre. La direction s'est montrée tellement satisfaite de ses services, qu'elle lui paie actuellement une formation de gouvernante, métier qu'elle espère exercer plus tard dans un cinq étoiles.

Son mari, Florin, Roumain aussi, a bénéficié de la même chance : son entreprise lui a financé une formation de technicien de systèmes de surveillance et de sécurité, ce qui lui assure de bons revenus. Le couple a acquis une maison à Andrezy, à 30 km au nord de Paris, où les parents le rejoignent à l'occasion du réveillon. La famille se retrouve au grand complet l'été en Roumanie. Là, tous se retroussent les manches pour achever la maison où les trois sœurs ont grandi. Un petit palais, avec six chambres, déjà bien meublées, où Gavril et Mihaela espèrent profiter de leur retraite, et qu'ils légueront à la petite dernière. Mais si son père, qui ne s'est pas mis à la cuisine française, rêve de retrouver sa *ciorba de burta*... Gabriela, elle, est devenue une élégante Parisienne et peut méditer sur cet happy end d'une histoire si incroyable. Un conte... où tout finit bien qui commence mal !

Les Nouvelles de Roumanie n° 99, Janvier-Février 2017

L'an II ... et an X des "Nouvelles de Roumanie"

Une passion qui garde la tête froide

Voici dix ans, en septembre 2000, paraissait le premier numéro des "Nouvelles de Roumanie". Deux ans plus tard, la revue publiait l'article suivant sous le titre "*L'an II des Nouvelles de Roumanie : Une passion qui garde la tête froide*"... qui, depuis, n'a pas pris une ride. La passion, froide, éprouvée par ses deux fondateurs pour ce pays, a eu souvent du mal à résister à la pression des événements.

Comment ne pas s'indigner du traitement débile que lui réservent les médias occidentaux ? Comment ne pas se révolter devant la permanence d'un système et d'une société qui méprisent ses citoyens ? Oui, il fallait garder la tête froide pour bien parler de la Roumanie. Dire sans relâche ce qui la défigure. La comprendre dans sa fragilité, ses interrogations. L'aimer pour son authenticité et son génie. En essayant de ne pas se tromper...

Rude tâche. Pour saisir un pays, il faut le connaître. Un merveilleux instrument permet de l'explorer. Internet. Plus de 400 000 sites lui sont dédiés. Aux "*Nouvelles*", entre huit et dix heures par jour sont consacrées à leur découverte. Grâce à lui, une dizaine de journaux roumains, autant de magazines et revues, sont épluchés quotidiennement. Sans Internet, "*Les Nouvelles de Roumanie*" n'existeraient pas.

Les chaînes de télévision roumaines captées par le satellite, et regardées chaque soir, le téléphone, dont l'importance se fait particulièrement sentir... lorsque sa facture arrive, complètent ce dispositif.

Mille savoir-faire et près de vingt métiers différents

Bien sûr, il ne fallait pas se limiter à donner une image virtuelle de la Roumanie, mais l'expliquer, la faire comprendre, ressentir. D'où des voyages de plus en plus fréquents de l'équipe des "*Nouvelles*" sur place. Quatre, l'an passé. Déjà sept, cette année. Quinze jours ou un mois pour la plupart, deux mois pour le plus long... Et de multiples rencontres, reportages, interviews, découvertes.

Au fil des numéros, la Roumanie et le magazine ont envahi la vie de leurs concepteurs. Les semaines sont passées à deux fois 35 heures, les week-ends et les fêtes ont été oubliés. Depuis deux réveillons, le champagne du Nouvel an sert surtout de pause dans le bouclage de la revue qui s'achève dans l'effervescence. En déplacement, la lecture des journaux roumains et le suivi de l'actualité sont toujours de rigueur. L'ordinateur portable permet de grappiller sur les moments libres, les longs trajets en train, les attentes aux aéroports, pour taper quelques articles.

Faire un journal demande mille savoir-faire. D'écrire à le poster, chaque stade de sa fabrication exige connaissance des règlements, des pratiques. Etre comptable, maquettiste, correcteur, journaliste, administrateur, surveiller les abonnements, répondre en roumain au téléphone, écrire en français et comprendre l'anglais sur Internet... au total, ce sont près de vingt métiers ou tâches, parfois très éloignés les uns des autres, que requiert la sortie d'un numéro. A partager à deux...

Une immense tendresse à l'égard d'une Roumanie qui irrite

Evidemment, ce n'est pas la pré-retraite tranquille envisagée au terme d'une carrière de journalisme, avec l'idée de faire un magazine comme passe-temps. Pour Henri Gillet, la passion du métier a vite repris le dessus avec, enfin, ce rêve à portée de main : faire un journal à soi, professionnel, exigeant en qualité, déterminé à rendre compte de la réalité, même s'il faut prendre des risques pour cela, et soucieux de l'expliquer.

Avec l'indépendance et la liberté en prime. Un journal qui ne soit pas inodore, sans saveur, sans couleur, mais qui n'hésite pas à s'engager quand cela lui paraît nécessaire.

Pour Dolores Sîrbu-Ghiran, la volonté était trop forte de faire découvrir son pays, injustement méconnu, avec ses travers s'il le faut, ses richesses, ses interrogations, et ainsi faire oublier les clichés réducteurs dont on l'affuble. Pour tous les deux, sans-doute une immense tendresse à l'égard d'une Roumanie qui les irrite autant qu'elle les émeut.

C'était une aventure de se lancer dans "*Les Nouvelles*". Il fallait miser sur l'existence de lecteurs frustrés par le manque d'informations sur ce pays. Ils existent, même s'ils ne sont pas assez nombreux. Sans moyen financier, il ne fallait pas, non plus, trop écorner la modeste pré-retraite, qui supplée aux abonnements et permet à la revue et à ses créateurs de vivre. C'est en bonne voie.

Mais l'aventure permet de soulever des montagnes. Pendant la "Révolution" de décembre 1989, Henri Gillet, en reportage pour son journal, avait été arrêté à l'orée d'un village du Banat, Pâncota, par un groupe de révolutionnaires qui voulaient empêcher d'éventuels commandos de la Securitate d'y entrer. Parmi eux, il entrevit une jeune femme, qui pointait sur sa poitrine une kalachnikov plus intriguée que menaçante. De cette rencontre inattendue, prolongée immédiatement par celle de Dolores Sîrbu-Ghiran, sont nées, quelques années plus tard, "*Les Nouvelles de Roumanie*". Dix ans après leur création, elles ont gardé le même esprit, curieux, passionné et exigeant.

Henri Gillet et Dolores Sîrbu-Ghiran

Les Nouvelles de Roumanie n° 61, Septembre-Octobre 2010